

Lahcen Bouzidi

Aïsha ou Khadija ;
c'est Aïsha Lakadisha



Lahcen Bouzidi

Aisha ou Khadija ;
C'est Aisha Lakadisha

Éditions EDILIVRE APARIS
(Collection Tremplin)
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS (Collection Tremplin)

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-332-45519-2

Dépôt légal : décembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Safi.....	9
Aïcha Lakadisha.....	13
La tuerie.....	39
Les funérailles.....	47
Casablanca : Situation d'un quartier populaire ; et celle du monde.....	65
Le quartier populaire.....	85
Dans les rues de Casablanca.....	97
Les problèmes de la campagne marocaine.....	107
Electrification de la campagne ; défis et enjeux.....	117
Rue R.....	121
Des femmes et une culture.....	133
En classe.....	137
Les mendiants.....	151
Les Amazighs de Casablanca.....	161

Un candidat en voyage.....	165
Les saints de la corniche et de la montagne.....	171
A bord du train.....	181
Une malheureuse fête	189
Sur le petit marché populaire	195
Des funérailles Dans un village au sud.....	203
Devant le parlement.....	219
Le voyageur	225

A ma chère mère et à ma chère épouse.

A mes chers collègues professeurs de français.

EXTRAIT

Safi

Amagous, en se déplaçant pour déposer son dossier de candidature au Centre Pédagogique de la Ville de safi, s'arrête une journée pour découvrir la ville. Il passa d'abord à la bibliothèque municipale dans laquelle il lit sur la ville.

Safi ville côtière très ancienne dont la fondation revient aux amazighs à l'époque préhistorique. Ce sont eux qui l'ont baptisée Asfi. On désigne par « asfi » toute chose tranchante par laquelle on peut éventrer quelqu'un. D'ailleurs, la ville est une sorte de cap. Asfi peut aussi venir de asif/isaffen (pluriel) qui veut dire rivière (s) ; car le cœur de la ville est une intersection de trois cours d'eau se réunissant au niveau de la ville avant de se jeter dans l'Océan Atlantique. Dans le même sens, un tableau de la ville a été dessiné par un européen à une certaine vieille époque porte le nom d'« Izaffen », ou « isaffen » qui signifie rivières (au pluriel) ou oued. Ce qui porte l'eau au moulin de la deuxième hypothèse. Cette ville séduisante et merveilleuse monte sur la surface de l'histoire à chaque fois qu'elle devient théâtre d'un événement.

En effet, elle est connue par les Romains comme l'un des premiers comptoirs commerciaux implanté sur le littoral atlantique. Elle est considérée par quelques uns comme étant le dernier point sur la mer où se font les échanges avec le reste de la Méditerranée à l'époque romaine. Hérodote rapporte que « les carthaginois racontent encore ceci : il y a en Libye, au-delà des colonies d'Hercule, un pays qu'habitent des hommes. Lorsque les Carthaginois arrivent (chez eux)... ils déchargent leurs marchandises (...). (Les habitants)... placent de l'or vis-à-vis des marchandises... Ni les uns ni les autres ne sont malhonnêtes ». Hérodote, Dieu merci, n'est pas le seul à qualifier les amazighs d'hommes honnêtes.

Sataspe « arriva en Egypte, avec un navire et des matelots qui lui donnèrent les égyptiens ; il fit voile vers les colonies d'Hercule. Il les dépasse et doubla le cap de Libye appelle Soloeis (sud du Maroc), puis fit voile vers le sud ».

Avec la conquête arabe, Safi est de nouveau évoquée comme le dernier point qui serait atteint par les soldats de Okba Ibn Nafii.

Après des siècles de cela, le port de la ville va rester à jouer un grand rôle dans l'économie du pays. Néanmoins, l'élargissement du rôle de « Mou-Ugadir » (ville à forteresse en Amazigh, ou encore Mogador), ne restera pas sans incidence sur Safi. Le sultan Mohammed Ben Abdellah lui préférera Mogador en s'appuyant sur le port de celle-ci. Du coup, le flux de marchandises transitant par le port de Safi, qui était sous la menace permanente des Portugais, diminuera. Les Portugais avaient toujours voulu s'implanter dans la ville pour son rôle stratégique. Son port a servi comme point de départ

sur le continent Africain duquel les expéditions vont pour les découvertes géographiques. Puis, Il est devenu le port reliant le Portugal à ses colonies d'Outre mer.

Au moment des guerres, de par sa position de ville bâtie sur un paysage accidenté, et qui lui est spécifique, Safi constitue une forteresse pas du tout facile à acquérir pour celui qui vient de la mer. Du côté du nord, de la ville, des collines surplombent l'eau et surveillent le large. Tandis que la falaise qui sépare la ville du large sert elle-même de mur naturel protégeant celui qui la prend comme fief. Il est quasiment impossible de débarquer des soldats sans qu'ils soient vus de la ville ou de créneaux des forteresses, comme il est impraticable pour les grands navires militaires de s'approcher des côtes. Les côtes rocheuses empêchent toute opération subite qui peut venir de l'envahisseur. Deuxièmement, cela garantit par la suite une certaine sûreté – dont sont dépourvues les côtes en général (dans les siècles précédents) – pour les habitants de Safi. De plus, cela leur donne l'avantage de s'apercevoir des stratagèmes de celui qui donnent l'assaut contre la ville ; par conséquent, on aura le temps pour riposter.

Safi est également bâtie sur un cap. Ce qui rend l'accostage des navires marchands facile dans les moments de paix. Cela lui donne même l'air d'être un port naturel. Car sa forme de coteau pénétrant dans le ventre de la mer (« Assfi » en amazigh signifie matériel tranchant). Safi est située sur une région maritime très poissonneuse grâce aux courants marins qui passent non loin de ses côtes. Le possesseur de la ville fait d'une seule pierre deux coups. Les plaines voisines trouvent le port de la ville comme le poumon

par lequel elles respirent. A travers celui-là transitait la laine, les huiles et les céréales qu'on exporte ; et les importations aussi. Son poisson sert au moment des disettes. Il constitue une denrée pour les habitants de la ville tout comme pour les soldats qui y passent. On en fait des stocks avant les longs courriers. Destination, les Amériques.

Malheureusement, la ville a perdu aujourd'hui de sa notoriété à cause des usines de fabrication chimique qu'on a implantée comme des accolades autour de la ville. Ils sont implantés au sud et au nord de la ville comme des tenailles de fer. L'air y est actuellement polluée tout comme la mer à laquelle on rejette les déchets du phosphore et du soufre. Des véhicules porteurs des matières hautement toxiques empreintent les grandes artères du cœur de la ville, s'arrêtent aux feux rouges, risquent de s'exploser et mettent en dangers la vie des habitants. La pollution de l'Océan a vidé Safi de sa population. Les pêcheurs sont poussés, accompagnés des leurs, de quitter la ville en destination d'autres villes du sud, en l'occurrence Agadir, Laayoune et Dakhla. Le profil touristique de la ville est également détruit justement par cette pollution. En conséquence, l'activité économique a beaucoup souffert de cette effusion. Safi, qui redoutait avant tout ce qui vient de la mer, est aujourd'hui poignardée par les côtes. Les auteurs de cet assassinat sont des fils du pays.

Aïcha Lakadisha

Aïcha Lakadisha, grande activiste amazighe, aurait vécu dans la région située entre la ville d'Amrzgan, dit Mazagan en français (El Jadida en arabe) et Safi. Elle avait lutté avec acharnement contre les portugais qui commencèrent à son époque à s'embarquer sur les côtes atlantiques marocaines.

Son action avait des raisons. Elle était partie un jour – encore jeune – ramasser du bois hors du douar que sa famille habitait. A son retour, elle n'avait plus devant elle que des cendres et de la fumée ! Les portugais avaient tout incendié après avoir enlevé hommes, femmes, blé, huile, laine,... Bref, ils remportèrent les ravitaillements du douar et ont mis le feu au reste. Les résistants avaient trouvé la mort dans cet assaut perpétré par les occupants.

Aïcha, la seule rescapée de cet acte presque fatidique, et qui était la plus petite des ses frères et sœurs, se verra poussée, par la force des choses, vers la lutte plutarde.

Devenue grande et belle femme, la cicatrice de cet événement est inoubliable. Aïcha, aux traits les plus beaux, typiquement amazighe – berbère, s'enveloppait

dans son melhaf blanc raillé de bleu et descendait dans la ville de Safi où elle travaillait. Cependant, en passant dans les rues habitées par les étrangers ou devant la grande caserne tout près du port, se voit arrêtée par force par un de ces soldats qui ont rarement eu des femmes dans leurs lits depuis leur pénétration dans la ville. Des soldats qui voyageaient beaucoup entre les terres nouvellement conquises par les portugais en Afrique, en Asie et en Amérique.

Aicha passe devant des troupes de Portugais qui buvaient à perdre conscience. Elle entendait d'eux des insultes et subissait des caprices. Une fois arrêtée abusivement, elle subissait différents types de persécutions. Sa seule faute était de vouloir croiser une bande de soldats ivres le soir. Etant presque seule en face des soldats qui montaient de la mer, descendaient de leur chalutiers comme des scarabées, elle ne pouvait que faire silence. Il vaut mieux se casher dans son melhaf, marcher à vive allure pour ne pas réveiller les soldats soûls qui somnolaient sur le seuil des maisons et dans les coins embaumés par les couches d'urines qui se sont entassées générations sur générations, celles des soldats qui sont passés par la ville.

Toutefois, ses astuces se volatilisaient parfois. Elle marchait vite pour regagner son but quand elle se trouvait surprise par un soldat.

Cela s'était passé un jour. Aicha passait devant une fenêtre lorsque surgit devant elle un soldat qui habitait au rez-de-chaussée de la maison. Il l'empêcha de poursuivre son chemin, appela ses camarades qui sortirent sur le trottoir avec leurs bouteilles de vin à la main. C'était une femme avec un « bezzaf » de beauté. Le groupe se réjouissait à barrer chemin à une indigène

dont il ne comprenait mot. Ils commencèrent à la toucher sur tout son corps, à lui ôter le melhaf sur les cheveux, à la pousser à entrer dans la maison. Elle avait subi différentes formes de sévices. Lorsque les soldats échouèrent à la ramener chez eux, ils commencèrent à la battre. Rouée de coups, elle se sauva, non satisfaits les trois la suivirent en lui donnant des coups de pieds n'importe où. Sans arriver au marché des épices où elle travaillait, elle retourna à la maison. Elle pleurait énormément et se sentait faible. Elle ne pouvait rien contre des hommes forts qu'elle.

Orpheline, son cœur lui fit entendre qu'elle était humiliée dans son honneur. Ce sentiment fut accentué par le sort que son père, sa mère, ses frères et sœurs et toute la famille et le village avaient subi. La chanson patriotique que reprenait son père résonne encore dans son oreille :

O belle terre,
Le malheur te guette !
Tes enfants sont toujours
Orphelins.
L'aigle, suspendu
Au septième ciel,
Redoutait la mer
Et ce qui en vient.

Son père était parmi les premiers à parler de l'avenir de la tribu et celui du pays. Il vivait sur la plaine et scrutait l'horizon où s'élevaient les hautes montagnes, à droite et où finissait le monde bleu, à gauche. Il n'avait jamais décelé son cheval et se préparait à la guerre comme il se préparait à la paix : toujours un fusil à la main. Il avançait que son ancêtre, Abdallah Amghar, inhumé sur la plaine Dou-

Ikalen (appelée aujourd'hui Doukkala) vivait aussi ainsi. Celui-ci défendait la plaine ainsi que la montagne. Car la tribu – sa tribu doit vivre, doit voir ses terres libres, ses troupeaux paître sans danger. Les petits enfants naissent dans les montagnes qui les protègent du malheur venant de la mer, y grandissent en se préparant à devenir des guerriers. Ils naissent ainsi. Ils sont en même temps bergers et poursuivent les troupeaux en faisant le va et vient entre la montagne l'été et la plaine l'hiver : la transhumance ; sans pour autant laisser la plaine entièrement déserte. Quelques guetteurs, accompagnés de leurs femmes et progéniture, y restaient pour surveiller les terres et les vieilles et les petites bêtes qui ne peuvent pas monter sur les rocks. Tandis que les vieux hommes de la tribu, on les laisse en haut sur les montagnes, loin des dangers des guerres ; ils y sont une fois pour toute jusqu'à la mort. On les considère comme des saints ; ils sont chefs. Ils sont comme étant un patrimoine fragile et on redoutait de les perdre lorsque le spectre de la guerre monte de l'océan. Ils sont une référence précieuse auquel on retourne au moment des crises. Leurs conseils sont efficaces pour surmonter celles-ci.

Le grand-père de Aicha était de ceux qui restaient sur la plaine. Il était encore jeune et non marié, donc était des hommes de la tribu de ceux qui restaient sur la plaine même en été pour la surveiller, selon les lois de la tribu. Ils y fondèrent un village qu'ils baptisèrent Windouf. En Amazigh, le mot vient de « tidaf » qui signifie « le guet » ; « windouf » signifie « le village du guet ». Situé non loin des côtes atlantiques, est loin d'être complètement sécurisé. C'est pourquoi ses habitants sont contraints à faire le guet jour et nuit. Pour faire, ils construisirent une citadelle au dessus de

laquelle on peut voir le paysage des vergers et même au-delà des champs d'olives et de vignes. Les habitants du village ont décidé de devenir à jamais des sédentaires. Ils désignèrent l'amghar – le chef – qui est un jeune homme du moment que les vieux – plus sages que les jeunes – sont sur les montagnes. Un jeune homme peut avec le temps devenir vieux et sages. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. L'expérience s'acquière avec le temps. Tandis que l'agraw – un parlement – est désigné et est renouvelable après un certain temps. Le village est un bon élève de la tribu en appliquant la loi.

L'amghar (ou encore le chef) n'est autre qu'un fils de la tribu né sur la montagne. Sinon, il n'est pas. C'était bien là où il était né.

Il avait récité le Coran avant d'être désigné pour s'occuper des affaires de ses hommes sur la plaine.

Un jour, au début de son règne, il fit une sortie avec eux dans un pèlerinage vers l'océan. Il toucha à l'écume comme pour inaugurer une mission surnaturelle, fit ses ablutions, pria sur le sable de la plage – comme on fit sur celui du désert – avant de prodiguer un discours. Il était aléatoire et général que les hommes qui l'écoutèrent pensèrent à tout sans rien y comprendre. Probablement, il voulait imiter les grands hommes de l'histoire ; ou encore il voulait par son éloquence faire croire qu'il disposait d'un don surnaturel. Il prétendait qu'il était descendant du prophète selon un écrit que lui avait livré spécialement un chef de la zaouia. Cela lui donna un pouvoir charismatique. Ainsi, devient-il privilégié dans le village, sera respectée ; et surtout peut faire tout ce qu'il voulait. Surtout, son chemin ne sera pas trop plein d'opposants. Il restait ainsi chef auto

proclamé pour toute une vie. Avant de mourir, il désigna son fils à sa place. Le village, ainsi, a bravé les costumes de la tribu en désignant son chef qui est local. Le douar ne dépend plus directement du pouvoir de la tribu.

L'amghar était d'abord un musulman pratiquant. Il se réveillait de bonne heure pour accomplir son devoir vers Dieu et envers ses hommes. Il dormait tard, mais aucun ne savait pourquoi ; probablement, car le jour ne lui suffisait pas pour achever de traiter les affaires de ses sujets. Mais, par ses actes, il laissait croire qu'il dialoguait avec je ne sais quelles forces invisibles. Quelques uns de ses proches laissèrent circuler que ses serviteurs n'étaient pas seulement des humains mais aussi d'autres créatures : les diables. Quand il s'enfermait seul dans sa chambre, quelques uns disaient de lui qu'il voyageait vers la Mecque, y fait sa prière nocturne. Bref, les qu'on-dira-t-on étaient nombreux. Il en était au courant, mais n'en dit jamais mot. Car vraisemblablement cela lui donnerait une image de sainteté, de chasteté, et d'inaffabilité. Aucun donc ne pouvait le contrarier. On considérait ses décisions comme étant toujours justes ; est contre le bon sens celui qui pouvait les contrarier.

Le père de Aicha, Da-Hmad, était témoin lorsque l'amghar a demandé de chanter avec lui cette chanson de l'amdiar (le chanteur). C'était une longue et ancienne chanson dont le père de Aicha s'en souvient encore. L'Amghar disait que l'océan était toujours vivant et que le pays était resté vivant grâce à lui. De lui venait le bien et le mal. Il avait toujours surpris ses sujets. L'amghar doit avoir cette caractéristique. Il avait aussi cet avantage : il connaissait par cœur l'histoire, un savoir acquis des sages de la montagne

et de son propre père qui était notable. Il disait dans son discours qu'il avait annoncé debout sur le rochet entouré d'eau écumeuse de l'océan l'autre jour que tous les peuples de l'histoire et du monde civilisé étaient passé dans le large. Il montra ce dernier par sa canne bien dorée et décorée de quelques arabesques. Il ajouta que leurs cargos se sont accostés sur nos baies et nos ighers (les caps). Le pays était une terre d'accueil, d'exil ; mais également un brasier pour ceux qui voulaient humilier le peuple.

Il était habillé d'un bernouse blanc de laine rêche, confectionné spécialement pour lui à travers le pays, chaussé de babouches de cuir. Le tout était hérité de son père, ce dernier héritier à son tour de son père. Il avait le crâne rasé, les sourcils épais, le nez aquilin et la barbe longue qui gravait une figure osseuse d'aigle pour disparaître subitement sous le turban blanc doré d'un fil d'or qu'il mettait sur sa tête.

Ce jour là, il avait tellement parlé que l'océan semblait bouger de sa place ; c'est du moins ce que présumaient ses proches. L'amghar avançait aux gens qui les écoutaient qu'une nouvelle source s'était ajoutée à celles qui alimentaient l'océan. Tout cela grâce à sa baraquas. Quand les eaux avaient commencé à monter – marée haute – il pria l'auditoire de reculer. Ils le laissèrent seul sur le roc entouré d'eau.

Le soleil touchait à l'horizon lorsqu'il descendit du haut du roc et marcha les pieds trempés dans l'eau jusqu'aux chevilles. Quand il arriva sur le sable, il pria l'un de ses hommes de lui remplir un verre. Il le but sans même lever les yeux, passa entre les gens et revint au douar sans dire aucun mot. Quand il mourut, on lui bâtit un mausolée sur le rocher devant l'océan, comme il l'avait souhaité. Il avait prévu les gens de

tout sauf du grand événement fatidique : L'assaut donné par les portugais contre le village de Windouf.

Un jour, Aïcha sorti, comme il était de son habitude, de la demeure de ses parents adoptifs et se rendit sur la grande place où se tenait le souk des épices. Arrivée à la hauteur d'une grande résidence qu'elle admirait tant, elle s'arrêta pour contempler le noble paysage des fleurs et des arbres qui poussaient dans le jardin. A ce moment, un soldat hurla derrière elle. Il était sur un créneau, du haut duquel il ordonna à Aïcha de circuler. Surprise et apeurée à la fois, celle-ci retourna vite ses yeux. Elle continua tout de suite son chemin.

Aïcha, depuis qu'elle avait perdu ses propres parents, frères et sœurs avec lesquels elle avait joué interminablement devant chez elle à Windouf, donnait un coup de main à une marchande de la ville. Cette dernière lui payait trois centimes la semaine, un paquet de pain et quelques restes de nourriture de temps à autre. A son arrivée ce matin-là sur la grande place, elle fut surprise par deux agents habillés d'uniforme et armés. Ils parlaient avec un accent sévère. Les marchands et les ouvriers savaient que le malheur toucherait quelqu'un. Mais on ne savait à qui le tour. C'était pourquoi le travail avait déjà cessé, les yeux suivaient les deux soldats. On attendait ce qui va se produire.

Les deux hommes, armes à la main, frappaient le pavé de leurs pieds, l'un derrière l'autre. Le dernier était suivi d'une poussière soulevée par ses brodequins comme des bêtes. Au premier coup d'œil, le sergent repère une proie parmi la cohue. Il se mit en face d'elle, dit quelques mots dans sa langue, tint la fille et tira par la main sans lui dire où et pourquoi.